chapitre 9 : Lundi, premier jour. On remet les pendules à l'heure.

"Tu suivras avec attention la conduite de ton feu. Mais je dois te prévenir ô disciple de la sainte Science, que nul mortel ne peut y parvenir s'il n'est rempli de la grâce divine. Tout mouvement en ce monde se fait à ses heures, et outrecuidant serait qui croirait faire le compte du mouvement de toutes les étoiles du ciel. A terme maladie ruine et folie le guetterait. Mais le Seigneur Dieu qui n'a pas voulu que l'homme se perde jusqu'au bout dans le désert du monde, a laissé au milieu même de sa créature, le moyen de retrouver la trace du Jardin. Ce moyen a toujours été tenu secret des sages, et il le restera jusqu'au dernier avènement de notre Dieu. Bien que nous ne le craignons point, le mal ne doit à aucun prix gravir l'Escalier du Ciel. Cependant la prière de nos aînés dans le travail est efficace, et "si te fata vocant" tu trouveras tout seul le point précis dont je parle. Ainsi guidé par la seule Nature, nécessairement le chemin s'ouvrira pour toi...

...Tu n'es point seul, et cela doublement. Premièrement selon la nécessaire fraternité entre disciples et amoureux de la sainte sagesse. Secondement, je te le dis par grande charité et compassion pour toi, sache bien que ton propre labeur entretient quelque mystérieuse relation avec celui qu'accomplit tout autre de tes frères au même instant. Ainsi nul ne pourrait outrepasser le résultat du Meilleur d'entre nous, et la conclusion du plus grand dépend du progrès et des erreements du plus petit. Hormis le Christ lui-même et ceux à qui le Maître veut donner cette grâce du Don Complet (Donum ad Perfectum), nous sommes tous à nous attendre les uns les autres. Donner au plus petit est ainsi recevoir du plus grand. C'est pourquoi rempli de la vraie charité tu pourras accomplir l'Oeuvre."

Je partis ce lundi matin de bonne heure, car je savais que ce jour de la semaine était le plus difficile. Aux heures matinales du début du travail quotidien, à l'aube, la circulation est importante. Le printemps approchait, et avec lui les grosses pluies se faisaient fréquentes. Celle que j'essuyai sur l'autoroute (avec mes essuie-glaces) était gratinée. Pour comble de malheur, quelque chose noya le moteur de ma voiture. Celle-ci brouta et je dus m'arrêter. Heureusement, en plus, c'était sur une aire de repos. Et elle était déjà fréquentée à cette heure si matinale. J'étais

protégé par les anges de la route, les visibles certes, mais surtout les invisibles. Je cherchai quelqu'un pour me dépanner. Je vis une voiture arrêtée. Au moment ou j'allai sortir quelque chose me retint. Timidité ou instinct ? Quand je bougeai, c'était trop tard. Le conducteur sortit pour aller faire ses besoins dans le bâtiment voisin réservé à cet effet. Le temps était aux écoulements de tous les liquides, me disais-je ! J'hésitais à sortir tant les précipitations étaient fortes. Mais je dus à mon tour obéir à l'esclavage de dame Nature, et sortir pour la même raison naturelle que le susdit conducteur. Seulement, si le temps était aux écoulements de fluides naturels, je ne pensai pas que d'autres en profitaient pour chercher à répandre d'autres humeurs moins... inoffensives. A mon scandale, puis à mon rire, je constatai que la personne m'ayant précédé s'occupait fort en ce moment même à des jeux carrément spéciaux, avec un secret partenaire masculin caché ! Je ne vis point, j'entendis plutôt. La bande sonore de ce petit film minable classé x couvrait le bruit de la pluie qui tombait dru à l'instant. Cela puait là dedans l'urine fermentée. Je sortis précipitamment, non sans m'être soulagé. (Enfin vous me comprenez, soyez simples, pas retors !). Je rasais les murs pour la raison que vous comprendrez, et j'atteignis ma voiture sans encombre. Je n'étais certes pas paniqué, mais plutôt d'humeur maussade, vu les signes actuels sur mon chemin. C'est que, voyez-vous, je devais faire du stop pour joindre mon stage, c'était le plus urgent. Mais, Seigneur, que les temps avaient changé en quelques années, sur les autoroutes françaises ! O tempora o mores !

Heureusement, un camion s'arrêta. Je demandai au chauffeur de m'amener à la sortie prochaine de l'autoroute, celle que je devais prendre. Il accepta. Il était jeune et sympathique (oserai-je dire rieur également, plutôt que gai, qui prêterait ici à confusion ?). Une banale photo de femme nue me rassura. On comprendra aisément pourquoi.

Tout en roulant, nous nous mîmes à discuter. L'homme était affable. Après les banals échanges sur la difficulté des stoppeurs à trouver un conducteur aimable, et les premières mises en confiance, j'en vins à lui poser la question :

"Pourquoi m'avez vous pris si volontiers ?"

La réponse fut curieuse :

"Vous m'aviez l'air correct. Et puis on avait annoncé à la C.B. qu'entre ces deux stations d'autoroute, il passerait quelqu'un d'important pouvant augmenter mon total de points. C'est un jeu, vous comprenez, on le fait entre routiers. C'est très intéressant."

Allons bon, encore les jeux de rôles ! Ou peut-être pas. Décidément je n'en sortais pas, des petits mondes ludiques, depuis ce matin. Puis il reprit, comme il me voyait muet :

"Vous savez, c'est plus qu'un jeu. C'est une sorte d'enseignement en même temps. Nous apprenons beaucoup et nous partageons[1] tous ce qu'on apprend. Si c'est vous, dites le. Nous avons besoin de savoir."

A ce moment précis, il enleva[2] sa main droite du volant, et fit le signe de bénédiction discréto, tout en me montrant un petit autocollant que je n'avais pas remarqué jusqu'ici : une petite oie marrante, avec autour, en espagnol : "che va suavidamente va sano". Le tout pouvant être interprété comme un "hasard", tant les gestes étaient habiles. J'étais sidéré. Je ne comprenais rien, mais je voulais des détails :

"Je ne crois pas être celui auquel vous pensez, mais je ne pense que du bien de tout cela."

"Donc, vous savez quelque chose" me répondit-il.

"Pas vraiment, je suis dans cette histoire comme un cheveu dans la soupe, vous savez. Mais si je peux vous aider."

Quelqu'un d'autre à ma place aurait été plus réservé, mais comme je l'ai dit souvent, je n'étais pas toujours prudent ! L'ambiance autour de moi ces derniers temps y faisait pour beaucoup. Et puis, si je pouvais aider sincèrement le bonhomme, je le ferai avec plaisir. Il n'y a pas de mal à renseigner quelqu'un, juste un peu de temps à perdre, du moins en apparence. Mais ce serait de toutes façons sans calcul. Et puis, j'étais là pour un bon quart d'heure. Le chauffeur paraissait un autodidacte, intelligent, simple et très humain. Je lui montrai spontanément mon mini-jeu de l'oie que j'avais toujours dans une des grandes poches de mon blouson. La glace, du coup, se rompit. Il s'intéressait sainement à pas

---

[1] *partagons*
[2] *quitta*

mal de sujets. J'en profitai, selon la mesure de sa prudence, pour essayer d'en apprendre un peu plus sur "l'autre jeu de l'oie". Je n'en sus pas plus qu'au départ de mes enquêtes. Il ne voulut pas même me confier le numéro du code minitel du jeu, mais il le connaissait. Je lui expliquai mon aventure dans le train de banlieue et lui demandai de se méfier d'un certain sigle que je lui décris, celui du pin's, sans plus de détails toutefois. Il sourit et, à mon étonnement, me révéla :

"Je savais ça. Ce genre d'aventure arrive souvent[3] quand on joue. J'ai voulu te tester. Tout est OK. (Il prononça curieusement : "okà"). Sinon t'étais bon pour le bord de l'autoroute, sous la pluie."

Puis il me demanda, se rendant compte que j'avais étudié en érudit le sujet, de lui parler du jeu de l'oie, et de l'ordre caché des cases. C'était important pour lui. Je lui donnai sincèrement tout ce que j'en savais, à l'instant, selon la théorie, à la lumière de ce que j'avais pu comparer et "intuiter" ces derniers temps. J'utilisai une façon simple, attrayante et facile de parler du Jeu, plutôt jeune, mais sans rien oublier. Il écouta attentivement. En peu de phrases, il en avait appris beaucoup, je crois. J'étais étonné de l'effet sur lui de ce que j'avais pu dire. C'était si bébête en apparence ! Il me remercia pourtant beaucoup, en me laissant à la sortie de l'autoroute. Il me quitta sur ces simples mots :

"Que tu sois ou non celui dont on a parlé sur les ondes, je m'en fous. Si c'est toi, sache que très prochainement, d'après le jeu de la C.B, tu rencontreras quelqu'un à Montpellier très haut dans le Jeu. Fais attention à toi ici, ce n'est que le début de la journée. Adios !"

On se sépara. Je n'eus pas le temps de reprendre mes esprits, que quelqu'un s'arrêtait pour me reprendre en stop. J'arrivai ainsi, finalement, assez vite à l'Ecole. Le jour se levait.

Assez vite certes, mais en retard assez. Au standard, je fus happé par un professeur dont j'appréciais les cours, mais qui me retardait ainsi, encore plus, avec ses subites réponses à des questions posées quelques jours avant. Quand je compris qu'on me faisait ici quelque chose ressemblant à la manipulation concernant Fred, le premier jour, je ne voulus pas subir le même sort que lui, et partis avec précipitation vers

[3] *sousvent*

l'escalier. Mais en montant les premières marches, je vis : un balai contre la rampe d'acier, un seau[4] plein d'eau au milieu des marches et, devant, une serpillère[5] bien étalée. Au niveau de la serpillère, était la secrétaire-chef Madeleine, adossée au mur dans l'attitude d'une pute attendant le client. Le tout me bouchait le chemin. Vu les ondes très spéciales qui sortaient des murs à ce moment là, je fus un peu troublé. J'arrêtai net : quelle était encore cette diablerie ? L'autre prof en bas de l'escalier était accoudé à la rampe et m'empêchait de redescendre. Je ne réfléchis plus, et passai outre en faisant trois pas à cheval au dessus du seau et de la serpillère. Cela sentait l'épreuve ridicule et faussée d'une quelconque initiation, mal comprise par les acteurs et les metteurs en scène. On soupira d'aise derrière moi. Je montai cependant sans plus me préoccuper de rien, tout en constatant que le père Murdreau avait tout vu depuis le haut. En ouvrant la porte de ma classe, je vis tous les regards subitement inquiets braqués sur moi. Mais lorsque je passai ma main sur mon front mouillé de la pluie et dégoulinant encore des cheveux, ils se détendirent. J'entendis soudain comme une voix télépathique commune à la classe, non audible autrement : "Ouf il est toujours de mèche !". Mais était-ce mon imagination ? Puis, sans trop y accorder d'importance, je m'assis entre Gilles, mon homonyme, et Emilie.

Le cours ne m'intéressait pas trop ce jour là et, pour comble, je connaissais la matière, ce qui permit à ma pensée d'errer plus que je ne le voulus. Ce petit sournois de Gilles me regardait à la dérobée, et faisait mine de se retirer de plus en plus, tandis qu'il s'agitait sur sa chaise. Que me reprochait-il encore ? Emilie me regardait songeuse[6] avec attention, et ce assez souvent. Lorsqu'elle m'accrochait du regard, la belle fatale, Carole, me couvait d'un air féroce, possessif, et des étincelles, ébauche d'une mitrailleuse, fonçaient vers Emilie. Philippe, voyant tout ce manège, fronçait les sourcils[7], l'air outré et en colère. Fred baissait souvent la tête à mes regards. Laurent, si sage d'habitude, en constatant l'ensemble, était goguenard, tandis que Bernard le quadragénaire suçait ostensiblement son stylo d'un sourire. Mais qu'avaient-ils tous ?

---

[4] *sceau*
[5] *serpière*
[6] *songeuseuse*
[7] *soucils*

Bon, Carole attisait la jalousie de Philippe, quoi d'étonnant ? Mais que voyaient donc, de leur point de vue, Bernard et Laurent ? Pourquoi Gilles était-il si dégoûté ? Qu'avait trouvé Emilie me concernant ? Tous fuyèrent mes questions directes à la pause. Tout cela puait le vieux fromage et l'urine rance. Etonnant. Qu'est que je portais donc ce jour là, de visible par eux, mais non par moi ? Une étoile rose, ou quoi ? La seule conversation que j'obtins d'Emilie fut une curieuse demande d'un exemplaire d'alphabet gothique en belle calligraphie. Son besoin d'aide me semblant normal, je lui en promis un pour le lendemain. Facile, à partir de mon vieux Larousse ! Mais pourquoi est-ce que je fondis à son regard à cet instant ? Avec une femme mariée, ce n'était pas le moment de faire des idioties ! La mémoire du cas de Ramon était encore présente à tous. Je pensai alors, influencé malgré tout par ses beaux yeux, et au vu de ses centres d'intérêt, qu'un certain livre encore en ma possession, documentaire très bien fait sur les sectes gnostiques du début de notre ère, devrait lui plaire. Ne me demandez pas pourquoi j'avais fait un lien entre le gothique et les sectes des premiers siècles de notre ère, et pourquoi voulais-je à cet instant précis, lui plaire ! Ce ne fut pas le chocolat que je bus qui résolut ce problème. La publicité au fronton de la machine et le bruit de la pompe ne me furent d'aucun secours.

Avec le cours suivant, nous entamions un nouveau cycle que avec un nouveau professeur, sur un certain langage informatique que je connaissais déjà un peu. J'attendais bien ce cours avec impatience car j'aimais la programmation structurée et récursive. Mais ce prof avait un tel côté agaçant de vieux chevalier teigneux, bien qu'il n'eût que la quarantaine, brutal et sans humour, que je le surnommai immédiatement : Quichote. On sentait qu'il avait le poing tout aussi facile que le fleuret ironique du verbe. Mais sa manière d'expliquer la programmation était très intéressante, et j'en appris beaucoup sur la théorie des langages, plus peut-être qu'il ne l'aurait sans doute voulu. Je commençais déjà, comme je l'ai dit, à recueillir plus de science que les intermédiaires ne m'en proposaient. Au bout d'un moment, j'eus la surprise de constater que, tout en faisant son cours, il fit passer la fameuse phrase, pas mal bien amenée d'ailleurs : " ...Et maintenant à ce point de notre exposé, que pouvez-vous me dire, vous, de terre, de la terre, de votre point de vue veux-je dire, sur le concept de la xxx... ?" Je fus de glace, et personne ne remarqua l'étrangeté de la phrase assez métaphorique, ni ne répondit. Quichote ne me regardait pas à ce moment là, et j'étais résolument plongé

dans un dictionnaire informatique. Personne ne remarqua, non, sauf le toujours impeccable Ernest dont les mouvements curieux à l'adresse de Quichote attirèrent à l'instant mon attention. Pas que moi d'ailleurs, Emilie aussi. S'engagea alors entre les deux hommes, un dialogue autour des points précis du cours de ce jour, mais avec des allusions fines que je ne compris absolument pas. Puis tout reprit normalement. J'appris ainsi que le cours, la fois suivante, porterait sur deux exercices. Pour le premier, il s'agissait d'isoler, sur une mémoire de huit, un élément donné. Pour cela on utilisait, excusez la précision, mais cela a de l'importance, la technique dite de "l'octet auxiliaire de masque". C'est alors qu'en regardant tout le monde à tour de rôle, il dit d'une voix forte et menaçante :

"Nous démasquerons après-demain toutes les unités d'information que nous voudrons. Il y en a même qui descendront !"

Je ne compris rien sur le moment. Mais la menace à l'adresse de tout un chacun était précise. Le cours s'arrêta peu après ces paroles obscures, comme un orage au loin qui approche, car c'était l'heure. En sortant, je m'approchai d'Ernest sous un prétexte quelconque. Il n'avait pas encore mis son blouson. Je parlai des techniques informatiques de masques. Il les connaissait (moi aussi, mais je le lui cachai). Tout en discutant, je remarquai, sur la pochette de sa chemise en tissu blanc très fin, une tache sombre, ronde, recouvrant assez bien un objet au fond de cet accessoire, mais je n'y prêtai pas spécialement attention. Il me demanda un instant puis sortit de la classe. Il alla se laver la figure aux toilettes. Il voulait sans doute clore là. J'étais pressé, car je devais voir un professeur pour un renseignement et j'avais peur que ce dernier ne sorte avant moi de l'Institut. C'est pourquoi je suivis Ernest, sans toutefois entrer dans le lieu susnommé sentant bon les produits d'entretien. Mais voilà, je suis poli voyez-vous, de cette politesse même, mais sans outrance toutefois, qu'affectionne volontiers un certain héros anglais avec un chapeau melon. Que voulez-vous, c'est atavique ! J'attendis donc Ernest dans le couloir, car je voulais au moins lui dire au revoir. Quand il sortit des lavabos, je le revis donc. Et alors je sus ce qu'intuitivement je cherchai : Il avait mouillé sa pochette, et bellement encore. *On pouvait voir maintenant la tache ronde se détacher nettement : c'était un pin's, C'était Le pin's* !

Bien entendu je fis comme si de rien n'était. Puis il me quitta sans que je ne réagisse, du moins en apparence. Etait-ce une maladresse ? ou intentionnel de sa part ?

En descendant au secrétariat, j'appris qu'il n'y avait pas, ô surprise, de cours l'après-midi. Je voulus donc rentrer à Montpellier, rassasié d'événements. Mais j'étais en rade de véhicule ! Je profitai de la voiture de Laurent, qui, gentiment, me ramena à mon aire d'autoroute, celle où j'avais garé mon engin. Il faisait beau et, miracle, la voiture partit au premier tour de clé ! Je remerciai le collègue, puis nous partîmes, d'ailleurs dans la même direction (évidemment, sur l'autoroute !). Je le quittai de vue.

J'étais donc seul et me mis à réfléchir à tous les événements de la matinée: Le chauffeur de camion et son histoire de l'oie tout d'abord. Evidemment la route était un endroit rêvé pour un jeu de rôles. Mais je ne m'attendais pas à ce que le fameux jeu de l'oie que je pensais, soit une affaire de gamins, soit une affaire d'initiés, soit des deux à la fois, (cela allait bien ensemble, tiens ! comme les jeux de billes d'ailleurs !), je ne pensais pas que ce jeu pouvait s'étendre aux routiers. Je me remémorai[8] alors la drôle d'épreuve initiatique que les cybéliens me firent subir à l'arrivée. Bon, j'étais en retard. Et alors ? Cela devait être lié à cela, malgré tout. Mais je ne vis pas l'allusion fine des toujours dévoués symbolistes cybéliens, à part la serpillère et le seau[9], puisqu'il pleuvait à ce moment là ! D'ailleurs, la giboulée était partie depuis longtemps, et le ciel bleu, s'il roulait quelques gros nuages avançant rapidement, offrait réellement un beau soleil maintenant.

Je pensai alors à Ernest. J'étais formel, c'était bien le pin's aux trois initiales que j'avais vu ! Pas de doute. C'était donc le deuxième des "gratifiés" en pin's, le premier étant gros boudiné de Paris, sans doute. Celui-là pouvait très bien l'avoir reçu ici lors d'une précédente formation. Mais quel grade signifiait ce pin's ? Quelle fonction ? Quel ralliement cybélien ? Et qui était donc le troisième récompensé de l'affaire ? Où était-il maintenant ? En tout cas, je devais dès à présent me méfier du collègue. Je me remis alors à penser à tout ce que je connaissais d'Ernest depuis le premier jour du stage. Avais-je dit ou fait

---

[8] *rémorai*
[9] *la serpière et le sceau*

une bêtise devant lui ? Et lui, que m'avait-il inconsciemment par devers lui révélé, sachant maintenant ce qu'il représentait ? Quelque chose me vint au bout des synapses, mais cela s'échappa très vite. Je pensai qu'il était drôlement habile pour que je ne remarque pas même un détail, une allusion culturelle de communauté d'esprit avec les galles. Il devait être une sorte d'espion. Pendant qu'on croit à une attaque extérieure, il renseigne de l'intérieur. C'était habile ! Mais ça prouvait toute l'attention maniaque de ces gens, et donc la valeur énorme qu'ils portaient à ce stage. Son aparté avec Quichote m'avait, d'autre part, complètement dépassé, malgré mon attention.

Quant à Quichote, je ne voyais pas encore très bien son rôle, bien qu'il dût être important. Sa phrase finale me revenait sans cesse :

"Nous démasquerons après-demain toutes les unités d'information que nous voudrons. Il y en a même qui descendront !"

Je ne comprenais pas. Malgré mon attention soutenue. Je fis même une imprudence à cause de ma distraction : je faillis provoquer un accrochage en entrant dans la ville de Montpellier.

Bon, dis-je juste avant d'arriver à la maison, nous verrons demain ! Demain... Et alors, d'un coup, je compris ce que voulait dire l'ensemble de la sentence. C'était une sorte de pseudo-jettature :

"Nous *démasquerons après-demain* toutes les unités d'information que nous voudrons. Il y en a même qui *descendront* !"

Après-demain était le jour des Cendres. Demain, c'était donc Mardi-Gras, où la fête avec ses masques finit. Après avoir brûlé Sa Majesté Carnaval, on entrerait dans le temps du Carême. Et nous, les stagiaires, les "unités d'information", nous passerions au crible de Quichote, où il démasquerait les "traîtres" d'une manière ou d'une autre. Il serait probablement aidé par Ernest dans ce travail. Et, effectivement, au moins un, pensais-je alors, risquait de tomber à terre : moi. Que ces gens couplaient donc odieusement le rythme liturgique avec une technique de groupe ! Comme si notre stage était pétri par les mains d'une confrérie d'alchimistes noirs !

Après un bref repas, je voulus me changer les idées. Il faisait très beau et très doux. Je pris mon Fulcanelli sous le bras, histoire de penser

à une alchimie, blanche cette fois. Je me dirigeai vers un jardin, non sans prévenir Gladys, par un petit mot, de ne pas m'attendre ce soir, que j'étais bien là à Montpellier, et que, peut-être, je risquais de ne pas manger, ce soir là, à la maison.

Tout en marchant, j'avais mis le casque de mon walk-man pour écouter de la musique. C'était ainsi qu'il m'arrivait d'arpenter certains quartiers "exotiques" de la ville, l'outil du rapeur y passant mieux que le complet-veston. J'étais quelque peu bouché à l'esthétique de certaines musiques populaires africaines "frotte-ventre", équivalentes dans cette culture, non à la musique des troubadours et du vrai folklore, on ne l'entendait jamais sortir des fenêtres celle-là (dommage), mais bien à nos "scies" de comique troupier du début du siècle et autres opérettes de[10] concours de foires.

Hélas ! Au lieu de mélodies super-délirantes, de rap marseillais incendiaire, de blues occitan génial, et autre rock breton dément, je tombai sur "France O". Il y a en effet toujours quelque chose à apprendre de tous ces "petits" prophètes de banlieue, même si, dans certains salons, il est de bon ton de parler de "subculture", surtout si ça vient d'un cadre-clone coincé, comme je l'ai entendu une fois. Avec un rhume dans le métro, c'était marrant de le voir avec cette autre forme de "sub-guldure", plus "glaze" certes, mais nettement plus virulente, allant d'un gros pif à un mouchoir !

Mais la chaîne si cultivée, nommée pour cela "France Originale", distillait présentement une certaine connaissance du tourisme agronomique. A mon ennui, me sentant trop volatile gavé avec nonchalance par quelque paysan méprisant son don alimentaire, j'allais passer, rageur, à autre chose, lorsque je compris qu'on parlait, d'une manière assez pédante (comme toujours chez O !), de ma bonne ville :

"Montpellier est une ville délicieuse faite pour toutes sortes d'activités :

"La science y est présente, avec ses universités qui remontent au moyen-âge, et la ville s'honore d'avoir fondé la première faculté moderne avant la Sorbonne même. On peut y admirer de belles demeures anciennes et les

---

[10] *ce*

magnifiques monuments que sont les bâtiments officiels, les églises, la cathédrale du XIIIème siècle.

"L'histoire se remarque par la trace de tous les âges, depuis l'époque des comtes Guilhems et des rois d'Aragon, jusqu'aux temps contemporains. Jacques Coeur de Bourges, le ministre de Charles VII, y vécut. Sa maison sert aujourd'hui de musée archéologique. Rabelais et Nostradamus s'y fréquentèrent dans les salles de la réputée faculté de Médecine.

"Sabatier et Sanderins, en analysant l'eau des marais salants proche de la mer, à Maguelonne, la vieille abbaye romane du temps de Charlemagne qui domine avec tant de romantisme le paysage traversé par des vols de flamands roses, trouvèrent ici l'élément chimique brome. Chaptal y fit des études sur la vinification, avant la crise viticole du phylloxéra.

"Aujourd'hui, les méthodes d'analyse écologique sont approfondies dans le centre d'études zoologique et botanique, examinant ainsi les équilibres vivants d'Afrique et de plus loin encore. Il en sort de nouvelles méthodes agronomiques "vertes", ou des études très circonstanciées sur les insectes prédateurs, telles les sauterelles, et aussi des techniques sur l'irrigation du Sahel. Et ce ne sont que des exemples."

(Et l'Informatique alors ? Oubliée, tout autant que les sciences dures !).

Mais la brillante "voix de son maître" issue des petits cercles parisiano-parisiens qui croient à la supériorité capitale de leur avancée culturelle, et qui ne sont que trop artificiellement loin de la province, et de toute vie (comme les satires de Montesquieu ou de Vincenot le montrent bien), la brillante voix continuait, impitoyable de sérieux :

"La vie culturelle y est prodigieuse, également dans tous les domaines, du festival de musique classique méditerranéen, à une éblouissante fête de la musique lors du solstice, et jusqu'aux groupes de rocks locaux mais brillants

(pourquoi "mais" ? il n'y aurait de lumière qu'à la capitale ?)

"et autres chanteurs gitans qui sont "montés" depuis à Paris.

(pour se faire adouber vedettes, je suppose !).

"Le théâtre est aussi présent. Mais, dans l'ensemble, c'est une ville discrète et pudique

(ouais, comme ces dames qui cachent un grand trésor de bonté et d'intelligence aux petits machos pédants et stupides de la famille !).

"Nous vous recommandons pour vos prochaines vacances avant de rallier votre villa provençale pour un mois,

(ah, pôvres de provençaux qui les subissent tous, ces vibrions !)

nous vous recommandons d'oser traverser le Rhône. Déjà dans le sud-ouest,

(quoi ? ma géographie chancelle soudain !)

vous trouverez des territoires inconnus de tous les français

(surtout de l'intelligentsia des "beaux" quartiers, démunie apparemment de tout globe terrestre !).

Cela vaut assurément le détour.

(aïe, aïe, aïe, pourvu que les dévoués niçois se les gardent, ceux-là !).

"Montpellier : la ville phare du moment ! La Venise du prochain millénaire !"

Je coupai cette si belle envolée, de rage. (ça m'arrive, eh oui !). Dire que la "dame de Montpellier", d'ailleurs si bien blasonnée dans la Mère de Dieu, Marie, au centre de l'écu de la ville, recèle tant de trésors cachés ! Pas à eux, Seigneur, pas à eux ! Mais aux humbles, riches ou petits, à ceux qui cherchent à retrouver un équilibre plus naturel que l'artificielle et démesurée sophistication de la capitale. Celle-ci n'a plus rien à voir avec le "gai Paris" du début du siècle et même, parait-il, des années cinquante.

J'aime bien, je l'avoue, l'intelligence, la beauté et le "gay saber" de ma ville. Et seuls les humbles et les vrais découvrent le véritable sens de cette cité si brillante, élégante et méconnue aujourd'hui. "Ma bien aimée ville de Montpellier" l'appelait le roi de France au moyen âge. (ouaip ! à cause du commerce des soies et des épices, c'était bien la meilleure source de revenus du royaume.).

Mais, il ne faut pas croire, je ne suis pas contre ces petits qui viennent, et ne comprennent pas toujours, au grand dam des autochtones d'ailleurs. Ces gentils obscurs venant ici, ("gentil" au sens occitan, proche du "gentle" et "gentleman" anglais, et non au sens fadasse habituel), soit de leurs bureaux fermés, soit de leurs banlieues lointaines, essayent instinctivement[11] de vivre et de comprendre autre chose que l'enfer des mégapoles modernes.On leur propose trop souvent cette fébrilité comme le nec plus ultra de la civilisation ! Et pour une fois qu'ils s'oxygènent en vacances, je trouverais cela plutôt bien. Je vous assure que ce n'est pas chauvinisme de ma part !

Ma préférence va cependant à tous les parcs et les jardins disséminés par toute la ville, souvent aux abords lointains de la cité, comme s'il fallait une certaine volonté de recherche pour être digne de les trouver. Il y a le jardin botanique créé par le savant[12] Rondelet à l'époque d'Henri IV et de Sully, toujours modernisé et amélioré depuis aux[13] essences rares concernant surtout les terrains secs. Mais qui découvrira la belle allée de cyprès vanté par Paul Valéry, et la curieuse statue hermétique dédiée à Rabelais ? Il y a le Parc zoologique le plus grand d'Europe. Des hectares sauvages, naturels encore, traversés par un dédale de sentiers prosaïquement de terre battue, sous une véritable forêt de pins brussant de cigales quand l'été vient. Ce labyrinthe aimable, si on y persévère bien, mène aux bords de la rivière Lez bordée de grands arbres, point de vue que goûtèrent tant les peintres impressionnistes. Mais qui remarquera la pierre mégalithique si curieuse de l'entrée, indiquant qu'ici, l'ensemble de ce jardin représente symboliquement la voie humide des alchimistes ? Voie pratiquée dans la région, au moins depuis le néolithique ?

Il faut assurément bien de la patience, de la curiosité et une bonne dose de poésie pour découvrir tout ce qui ne vient pas facilement, de ces trésors, comme un jeu entre toi et la Ville.

Ma préférence allait nettement à un assez petit jardin, mystérieusement perdu parmi des immeubles modernes. Une ancienne demeure de maître bien restaurée au milieu de son parc, avec de grands pins

---

[11] *instictivement*
[12] *svant*
[13] *aus*

odoriférants, et des lauriers sauce si vieux que je n'en ai vu nulle part de semblables. Au milieu des allées, d'étranges statues de griffons mythologiques femelles s'interrogent, les enfants jouent, et les adolescents, bras dessus, bras dessous, se regardent dans la pièce d'eau du bassin central, perdue noblement au milieu des très anciens chênes vigoureux. Le grand portail d'entrée, fermé depuis longtemps au carrosse de quelque noble personnage resté anonyme, indique discrètement, par les emblèmes des colonnes de part et d'autre de l'entrée, qu'ici le maître de ces lieux se livra jadis à la recherche de l'alchimie selon la voie brève : la châtaigne[14] et le ballon d'enfant.

C'est dans le savant ordonnancement des motifs de ce parc, révélant tant la technique de la "troisième voie", que je m'étais assis sur un banc au soleil, car il faisait bon. Au loin, curieusement, un coq campagnard chanta. Tout sentait, jusque dans l'air même, la nonchalance d'une belle après-midi d'avril-mai. J'oubliais le monde et ses problèmes. Et, sans penser à mon ouvrage, posé près de moi sur le bout du banc, je me mis à entrer dans le chant de la terre occitane, de cette ville qui est mienne, de ce jardin, en ce bel après-midi de printemps enfin retrouvé. Les oiseaux gazouillaient gaiement alentour, dans l'herbe d'un vert pur et, au dessus de moi, dans les lauriers. Je rendis grâce à Dieu pour cette journée, simplement, comme le plus petit de ces passereaux. Et soudain, tout arriva.

Le chant des oiseaux prit sens d'un coup pour moi, comme un son fait de paroles. Et voici ce qu'ils disaient. Quelques-uns de ces gentils petits geais et rouge-gorge discutaient entre eux, fort occupés. *Je compris alors en paroles humaines ce qu'ils disaient* :

"Tiens, tiens, il comprend maintenant, ce grand dadais d'humain. Je suis content, je suis content !"

"Chut, chut, fit un autre, ne bavarde pas trop, la vieille Magali, qui comprend tout, lance des pierres quand tu la nargues, quand tu la nargues."

"Mais non, lança un troisième, c'est un semblable à celui qui vécut ici, et qui aimait tant nos anciens, nos ancêtres, toujours avec son pain çui-là, avec son pain, avec son pain !"

---

[14] *chataîgne*

En les voyant mendier si gentiment, je pris un bout de mon goûter que je fragmentai pour eux. Tout y passa, à ces petits voraces. Ils se remirent sur la branche en rang serré et me regardant. Ils dirent soudain :

"Fais vite, ce soir, ce soir. Nos potes du centre-ville nous disent qu'un cambriolage de banque, de la banque xxx, se prépare pour demain, pour demain, pour demain !"

"Tais-toi, fit sans doute le plus vieux. Laisse-le. Il va avoir des ennuis avec ça, ce gros dadais, des ennuis !"

"Partons fit le troisième , laissons le, maintenant. Trop bavardé, gare. Trop bavardé, gare !"

J'étais estomaqué, et amusé à la fois. Marrant ! Pourtant, au lieu de rester à attendre quelque autre miracle, idiot que j'étais, au lieu de garder ma langue, je décidai alors de prévenir la police, au sujet de ce que je venais d'entendre. J'allais partir pour accomplir ma généreuse bévue lorsque, soudain, tout redevint nonchalant. Je me rassis donc, à l'instinct revenu. Je parcourus d'un regard tout le parc. Soudain, je compris en bref, d'un coup, le sens de cet agencement botanique, une partie de la symbolique du jardin, et pourquoi quelques personnes, jeunes au demeurant, pouvaient y jouer si gentiment à cette heure. Le secret du Grand-Oeuvre, ou tout au moins le début du fil d'Ariane venait miséricordieusement de me tomber entre les mains !

Un jeune homme, de vingt ans environ, vint à passer près de moi, souriant. Il était très beau, la chevelure noire bouclée comme un enfant de la Grèce antique, le regard très bleu, d'une grande douceur malicieuse. Il marchait avec une certaine grâce, peut-être un peu trop ambiguë. Il s'assit sur mon banc et, pensif, m'ignora apparemment, tout en me dévisageant de biais de temps en temps. Me rappelant ma mésaventure mal odorante du tout début de la journée, je me mis à râler intérieurement, et à me préparer à renvoyer l'importun avec une réflexion bien sentie sur la propulsion, éolienne ou au charbon, de certains navires. Il se mit à rire franchement tout en secouant la tête vers le ciel, le reste du corps curieusement immobile, les mains sur les genoux. L'ensemble faisait comme ces petits enfants de deux ou quatre ans qui s'amusent d'une pièce de Guignol. Il en plissait même de malice ses paupières ! Il me fixa alors

droit dans les yeux, de son impeccable regard bleu pur. Soudain je vis son anneau d'or porté à l'oreille gauche. Cette silhouette me rappelait quelque chose. Ce même éclat du métal noble au lobe, je l'avais déjà remarqué dans l'église orthodoxe derrière moi, parmi les neuf mystérieux étrangers, lors de la fête de la Mère de Dieu avant Noël. Une certaine silhouette frisée me revint. Pas de doute ! C'était un des inconnus, un des alchimistes qui m'avaient remis le livre. Or, il lisait en moi comme à journal ouvert, je le sentis d'évidence à cet instant. Il dit :

"Eh oui, c'est bien ça !"

Mais je ne pouvais croire qu'un homme si jeune soit un maître, ou alors je devais douter des possibilités du groupe entier des neuf. Mais il y avait pourtant cette télépathie ! Et, je ne voyais plus que son anneau brillant, tandis qu'il commençait à échanger quelques banalités. Soudain des pensées sexuelles de plus en plus louches me traversèrent, tandis que je fixais de mieux en mieux la boucle. Il reprit, en riant :

"Si tu continues comme ça, tu vas te déséquilibrer complètement ! Méfie toi d'abord de toi même, de ton imagination, non des autres. Tu verras, avec la puissance actuelle de ton mental, ce que cela peut donner sur les autres ! L'anneau que je porte est simplement un souvenir des temps ancien, et je suis un peu provocateur. Dans l'empire romain, sous la décadence, les tyrans comme Dioclétien asservirent tout le monde, et il y avait beaucoup d'esclaves. On les marquait de l'anneau d'infamie à droite, côté du corps qui signe la justice. Il fallait en effet pouvoir les reconnaître des fugitifs en fuite, lorsqu'ils sillonnaient les routes chargés des missions de leurs maîtres. L'anneau arraché en signe de révolte méritait alors l'oreille gauche coupée, et donc plus jamais le droit d'affranchissement[15]. Les affranchis, puis les corps de métiers francs qui sillonnaient l'empire avaient le droit de déplacement libre. C'étaient les gens du voyage. Ils portaient l'anneau à gauche, côté signe de la miséricorde".

Il parlait très savamment, avec un mûrissement étonnant, comme un adulte de cinquante ans, au moins, qui aurait subitement trouvé le moyen de se rajeunir.

---

[15] *d'affanchissement*

"C'est un peu ça, fit-il, hilare à nouveau. En plus, à propos du côté droit et du côté gauche, apprends que nous portons tous en nous le masculin et le féminin. Le soufre et le mercure, si tu veux. Seulement, si on efface la partie masculine d'une femme, ou la partie féminine d'un homme, alors de grands ravages se font dans l'être humain : le macho, la vamp, la pédérastie, le gouinage, la guerre des sexes. Nous avons tous en puissance, et même physiquement, hommes ou femmes, la totalité des deux sexes. Seulement, une série de réactions hormonales accentue l'une des deux parties, au détriment de l'autre, dès la naissance et même bien avant. Ce déséquilibre est vital pour la nature. Nous n'irons certes pas contre elle. En effet, la partie du sexe opposé en nous-même, permet de reconnaître ce même autre sexe en face. On aurait, sinon, deux espèces étrangères qui s'entretueraient. Mais, si on va au-delà de la saine mesure, toute personnelle, et au cas par cas, d'ailleurs, si on va au-delà du rééquilibre de la partie complémentaire, le ravage arrive à la longue, souvent très vite. Pour l'homme : la dissolution ; pour la femme : la cristallisation. Equilibrer ne veut pas dire hermaphrodisme, ou angélisme gnostique, inversion sexuelle et homosexualité. A chacun sa nature donnée à la naissance, et d'accepter pour soi et en soi, une certaine part de l'autre polarité. Savoir remettre artistement les pendules à l'heure, équilibrer logiquement son être profond, est un des premiers dons à acquérir et à demander. Le succès du travail de l'alchimiste dans ses recherches, dépend sans erreur de la réponse en cette matière."

Cela devenait de plus en plus surréaliste. Etre entre jeunes, et parler de chose si savantes ! Nous étions comme "Senior" et "Adolphus" sous l'arbre de la science. Mais il n'y avait apparemment pas de "vieux" comme dans l'histoire de Basile Valentin, et nous n'étions que sous un antique laurier. Quelqu'un d'extérieur nous aurait pris pour fous. Il me parla alors des anciens galles et de leur propension à séparer les sexes.

"Ce fut leur grande erreur, me dit-il. Mais aujourd'hui, comme ils n'ont et ne peuvent avoir le "Donum Dei", ils penchent vers le contraire : les orgies hétérosexuelles."

La conversation s'orienta donc sur le culte actuel des cybéliens, et il en connaissait un bout ! C'étaient ses principaux adversaires. Je parlai alors des pseudo-initiations que j'avais vues ou subies dans mon stage, où je voyais une perversion moderne de l'alchimie. Je parlais aussi

des curieux effets de coïncidences[16] ou de connaissances subites ou de télépathie qui me traversaient. Il resta songeur un moment, inquiet même. Puis :

"C'est un effet de leur égrégore. Il se mélange à l'effet du nôtre en toi. Je vais agir ce soir même, et nous ferons en sorte que leur énergie, sur toi, soit utilisée à bonne fin. C'est un intéressant problème de petit particulier pour nous: utiliser les forces de l'ennemi. Je crois qu'il fera des passionnés parmi les neuf !"

Un effet d'égrégore ! comment n'y avais-je pas pensé !

Vous mettez ensemble un certain nombre de personnes, au moins quinze pour bien faire. Notre cerveau fonctionne en permanence, même si nous n'en avons pas conscience, et pas forcément que pour des choses stupides. Regardez votre conduite automobile. Cela fait belle lurette que vous ne savez plus comment on passe les vitesses, pourtant cela se fait. Imaginez que des choses beaucoup plus subtiles et savantes travaillent et calculent dans votre cerveau. Ce processus peut même élaborer et transmettre à l'insu des éducateurs, des parents, etc. Le tout bien structuré, partagé et partageable par tous, forme ce que nous nommons un égrégore. C'est spontané et naturel. Cela existe depuis la préhistoire et même avant. Il y a les égrégores des espèces naturelles, chargés d'enseigner la survie de chacune d'entre elle, à travers la formation[17] des individus. Qui communique avec l'égrégore des bisons, par exemple, saura où passe la chasse du jour, et cela fera plein de tipis d'indiens contents. Il y a les égrégores sportifs se refaisant, à chaque fois, pour un match, les égrégores nationaux responsables de la structuration et de la conservation[18] des nations. Tous les égrégores de groupes, aussi diversifiés et puissants qu'ils soient, sont présents dans l'activité même de tous les jours. Encore une fois, rien de plus simple et de plus naturel. Mais un égrégore ne fait pas que de l'enseignement, il peut, s'il est assez subtil ou fort, provoquer toutes sortes de phénomènes dits paranormaux. Il n'y a que les rationalistes et les éternels sceptiques pour ne pas l'admettre (les timorés aussi !). Mais même ceux-là appellent les égrégores "gestalt" ou "dynamique de groupe", ce qui revient

---

[16] *coïcidences*
[17] *formtion*
[18] *conservatino*

exactement au même. D'une manière générale, un égrégore fonctionne un peu comme un ordinateur ou une sorte de dieu aveugle, très bête parfois, sur certains points, car c'est avant tout une machine, qui doit servir dans un sens et un but donné à tous. Il règle le comportement de chacun selon ce qu'il est habitué à faire. D'où souvent l'impression de "clone" à voir les gens d'une même entreprise, d'une administration donnée, d'un sport ou d'une activité quelconque. C'est que l'égrégore en cause est trop prégnant : ça finit par se voir. Cela va même plus loin que le simple calquage[19] de comportement, dans ces cas là.

"Oui, c'est exact, dit mon jeune interlocuteur, toujours apparemment bien présent dans ses baskets autant que dans mes neurones. D'ailleurs la première chose que doit faire un adepte, c'est de s'affranchir des égrégores de toute sorte, qui le dirigent sans qu'il le sache. II ne s'agit pas de monter au créneau[20] contre ces machines, car elles sont utiles. Mais elles ne travaillent pas vraiment en finesse, vois-tu ! On pourra, par la suite, les utiliser, pour le bien, naturellement mais, au début ils résistent tous, plus ou moins férocement, à cette libération. Nous nommons ces vigiles farouches : les gardiens du seuil. Il faut pourtant savoir que, si tu veux te libérer ainsi, tu ne pourras plus revenir en arrière. Tu devras préparer ta popote tout seul, mon vieux ! A moins d'aller tous les jours au restaurant, si on t'accepte. Je veux dire, si les égrégores, te sachant comme l'un d'eux, t'acceptent en tant que tel."

Cela était très nouveau pour moi. Mais il poursuivait :

"Les égrégores des jeux sont très puissants, venus souvent d'âges vénérables, et vulnérables, du moins pour les plus anciens. Tout peut arriver dans un jeu si le jeu est pervers. Et comme on monte un jeu avec une technique très précise, ce qui équivaut à construire un égrégore sur pièces, on peut lui faire faire ce qu'on veut à partir de ce moment là, peut-être même à l'insu des participants. Mais trop souvent les concepteurs ne sont pas des maîtres, même s'ils le croient. Et le jeu, au fil de l'histoire des hommes, tourne mal. Nous, nous sommes gardiens et arbitres de quelques jeux de Lumière. Dieu lui-même ne s'amusa-t-il pas à construire le monde ? Mais il y a des êtres essentiellement mauvais qui

[19] *calcage*
[20] *montre au crénaux*

pervertissent le peu qu'ils ont appris de la Science, pour broyer le monde. Cela tournera de toutes façons à leur désavantage final. Ils essayent quand même tout le temps, comme ce fameux vizir de Bagdad qui essaye de berner son maître le khalife. Cependant, ils font trop, en ce moment, de sanglantes astragales."

J'avais lu ce mot "astragale", et je voulais en savoir plus. Mais[21] il reprit:

"Non, je ne peux pour l'instant. Une autre fois, je te le promets. Je n'ai plus le temps. Pêle-mêle, quelques clefs qui te serviront nécessairement:

Tout d'abord, nous avons de jeunes amoureux de science ici à Montpellier. Ils sont très jeunes en savoir, mais généreux et pleins de bonne volonté. Ils savent déjà bien gazouiller. Laisse-les te rendre service. Tu te rendras ainsi toi-même service. Ce jeu amusant pour eux t'enseignera aussi. Mais n'y touche pas. Nous nous en occupons. Nous avons eu brusquement à nous occuper de toi. Ordre supérieur. Tu es un cas, heu, encombrant, inhabituel. Mais on fera pour le mieux.

Ensuite, pour alimenter ton cerveau ces jours-ci voici une énigme amusante :

"Si trois sont qui font trois huit, que font donc trente huîtres ?

"Enfin, il est tard, je dois partir."

Il regarda sa montre, mit ses gants et son blouson, me salua avec une espèce d'ironie (et une sorte de petit salut militaire[22] : grr !), et partit. Je n'avais pas remarqué son casque. Il me planta ainsi. J'étais bouche bée. En courant plus sportivement que je ne l'en avais cru capable, au départ, tout en portant l'accessoire à visière autour du bras, il disparut. Au loin, près de l'entrée du jardin, j'entendis une moto puissante démarrer.

Je sortis peu après mon étrange messager. Une cabine de téléphone se trouvait non loin de là. Je regardai ma montre. Quelques heures avaient mystérieusement[23] passé. Mais, toujours borné dans mes décisions, j'appelai

---

[21] *MAis UNe*
[22] *milititaire*
[23] *mystéreusement*

l'autorité comme je voulais le faire après mon expérience avec les oiseaux. Mal m'en a pris. Le brave flic au bout du fil voulut tout savoir de mon adresse. (Je ne savais pas, sans doute, tous les avantages d'un appel anonyme). C'est ainsi, que, à mon insu, ma ligne fut écoutée quelques temps, voyez-vous. Et comment l'administration futée du ministère de l'intérieur aurait-t-elle pu croire à un bavardage d'oiseau, elle qui n'entretient jamais en son sein, de conférences de volatiles ?

Puis je descendis en ville, à pied, tandis que le jour déclinait. Il faisait nuit quand j'arrivai devant la grand place de la Comédie. En remontant la rue de la Loge, grande rue commerçante[24], j'arrivai sur la place aux Herbes. Je ne savais pas que c'était là l'origine de la ville, d'ailleurs. Je m'arrêtai devant l'étalage d'un petit marchand[25] de pin's qui proposait des échanges aux collectionneurs. Cet étalage, et je l'ignorais alors, se trouvait juste devant la porte dissimulée[26] de la crypte de Notre-Dame des Tables, la première église de la ville. On en a fait depuis un musée de la fondation de Montpellier.

Tandis que les rayons du soleil couchant du mois de juin tombaient sur les panneaux de velours bleu qui portaient les pièces rares, je vis les passants en chemisettes et tee-shirts. Il faisait très chaud. Mes habits, bien qu'un peu plus chauds que la saison, ne me gênaient pas pour autant. Et personne ne les trouvaient anormaux. J'étais dans une sorte de rêve méditatif, et je me dis : curieux, pourtant, ce temps en février ! Le vendeur était manifestement un de ces gitans sympathiques, aux cheveux longs très noirs, au visage très brun, portant l'anneau à l'oreille. J'allais partir lorsqu'un jeune couple serré à la taille, chaque amant l'un près de l'autre, me bloqua le passage en souriant. Je restai donc. Cela devait être un jeu, comme eût dit l'inconnu du jardin. Alors je jouai. Le vendeur me proposa quelques pièces. Exceptionnelles, dit-il. C'était à l'époque le plein boom des pin's. Je me penchai et hésitai. Une remarque de ma part, sur un bijou à une tête d'indien, me fit devenir sympathique, sans que je comprisse pourquoi. Une hésitation simulée sur une petite oie fit plus encore. Pour échange, je voulus me débarrasser alors de mon fameux pin's cybélien. La peur du vendeur fut effrayante à voir. Il appela soudain sa compagne pour une aide. C'était une belle femme

---

[24] *comerçante*
[25] *marchant*
[26] *disimulée*

aux yeux très brillants. Elle me prit subitement les mains, les serra l'une contre l'autre et chercha le regard dans le vague. Elle lâcha soudain ces mots à l'intention de son ami :

"Tu peux le laisser choisir. Il est avec nous, et comme des nôtres. Sainte Sarah le protège !"

Elle se retira. L'homme, encore un peu désorienté, me regarda à la dérobée, penché sur son petit étal, tout en m'invitant à contempler[27] à nouveau ses belles pièces de collection. Il me montra même une boîte cachée où il y en avait plus encore.

Au moment où je prenais le premier objet clouté, j'entendis gazouiller un petit groupe de jeunes gens *entre-eux.* L'un dit d'une voix forte:

"Ouais, ouais, fait bien attention ! De ce choix dépend toute la partie serrée que tu vas jouer, mon vieux !"

Mais il s'adressait à un autre.

Après mûre réflexion, je pris donc :

Un "Montpellier pour tous" en blanc, avec un grand M en bleu et un homme une femme et un enfant en silhouette du même.

Une croix occitane rouge émail aux pommes d'or, très belle.

Un karatéka blanc en action avec, derrière, un soleil très rouge.

Un insigne de motard avec deux hommes casqués sur la même machine dans une course rapide, très beau symbole de l'entraide, sur champ jaune d'or, le reste meublé de noir, rouge et blanc, et non pas de noir et blanc comme j'aurais pu le penser.

Et pour finir, une tortue "ninja", Michel-Angelo, je crois.

La tortue était, je le savais, le signe du sujet écailleux des sages qui va lentement dans son travail : "chi va sano va piano". Et, d'autre part, je pensai que me mettre sous le signe de l'archange Michel, même sous une forme marrante, ne pouvait déplaire.

---

[27] *contemper*

Je payai. Lorsque j'en finis, je remarquai soudain que tout le monde était parti. Il faisait frais. C'était habituel au début de la nuit de février, ici à Montpellier. Sous les lampes à néon et les bruits de musique, je remarquai alors que les rues étaient tout de même assez animées. Nous étions en période de vacances "de ski" dans la région. Deux cafés sur la place battaient leur pleine animation, de l'intérieur surtout. J'entrai dans celui où j'étais un habitué.

Ce n'était pas encore la foule des heures tardives de la soirée. Le comptoir était encore vide. Je saluai le barman, tout en sentant une curieuse hésitation. Mais je commençais à bien voir dans les pensées. J'en profitai. Je me rendis compte alors qu'il projetait sur moi sa propre peur des homosexuels, peut-être suite à une pénible expérience. Tout en demandant un mélange de bière et d'orgeat, je me mis à regarder devant et au-dessus de moi. Je n'avais pas encore remarqué depuis mon entrée, la si curieuse pendule, toujours au centre, en haut. Elle était aussi alanguie qu'une des montres molles de Dali, et au cadran aussi compliqué. Mais je finis par lire correctement l'heure. Déjà dix heures du soir, et je n'avais rien vu passer ! Le barman revint alors, soudainement souriant, accueillant maintenant. Il me servit la boisson avec une baguette fine et rouge servant de "touilleuse", comme on dit en jargon de chimie. Je me mis à agiter consciencieusement. Et soudain, au milieu des bulles du mélange, je vis au loin une scène :

Un homme jeune, perdu dans un débarras de caves. Avec tout son diabolique matériel, il se prépara, à la lueur de la bougie, une dose de poison. Il était de dos. La seringue apparut. Le mélange fut vite administré. Il chancela soudain, derrière les poubelles, et tomba raide mort, peu après, dans un rictus. Je voyais toujours. Au matin son cadavre sur le couvercle de la boîte aux immondices était visible, visage ouvert, vide, vers le ciel caché par un étage, au moins, de caves. Quand les policiers vinrent, dans ma vision, je découvris ce visage : Théo.

Je revins à moi. Ma gorge me séchait, et je bus d'un trait, posait la tige rouge dans le verre, devenu vide. Non, songeai-je, pas lui, pas lui ! Je savais que c'était une vision d'avenir, à moins que...

De rage, je pris la tige et la cassai en deux comme j'aurais fait de l'aiguille et de la seringue. Quelque chose de cette cassure se propagea au loin dans les éthers. J'étais attentif. Mais je ne vis rien venir de ce

lointain là. Très troublé, je fis alors une prière pour le frangin, et tous ceux qui pouvaient subir ce piège. Je me dis que dès demain je devais téléphoner à Théo et le prévenir du danger. Le voir.

Je regardai encore la montre : onze heures du soir. Décidément, songeai-je, cet engin galope !

Je demandai l'heure réelle à mon voisin, en grande conversation avec son copain. Il me la donna. C'était à peu près la même qu'affichait la montre bizarre en haut du mur. La conversation s'entama alors avec eux.

Ils venaient du département voisin, et voulaient s'amuser ici à Montpellier, pendant les vacances. Il me demanda, et son copain aussi, quelques bonnes adresses de boîtes. Or, soudain, ma télépathie spontanée me revint d'un coup. Je vis son milieu, sa famille et surtout ses hésitations sur mon orthodoxe sexualité. Je repris, tout en parlant, l'observation du fond de son inconscient et remis les choses à l'endroit, peut-on dire, tout du moins en ce qui me concernait. Et puis cela recommença à nouveau, dès que j'abandonnai. A plusieurs reprises, tout en poursuivant notre conversation. Je me rappelle clairement : chaque fois que les doutes inconsciemment le travaillaient à mon égard, et remontaient presque à la surface de sa conscience, il regardait distraitement la montre là haut et disait sans s'en apercevoir :

"Cette montre, je ne sais vraiment pas comment-elle marche !"

Moi je me marrais. Dommage de ne pouvoir pas faire partager mon hilarité à d'autres !

D'un coup, j'eus pitié de lui, des autres, de mes proches, de moi-même, si cela se peut. Soudain une grande compassion entra en moi. Tandis que je voyais l'intérieur de chacun, toutes les espérances, les déviances, les peurs, les rêves, les désirs de l'un vers l'autre, ou en direction des absents aimés ou haïs, je fus touché. Je compris par une sorte de recul de conscience et en même temps très présent à chacun de tous ceux qui étaient là, ce soir, pour se réjouir et passer un moment ensemble. J'aimai, et c'était tout simple. Je compris soudain que je ne devais plus entrer sans qu'on m'y autorise. Regarder en passant.Quelque chose tomba sur moi et s'y rompit. Toc. Je compris alors ce qu'était le tour de main des sages. C'était effectivement très simple. Grâces soient rendues à Celui qui donne

ce don ! C'est la simplicité même. Tellement, que la garde en est aussi active que la fameuse lettre d'Edgard Poë. Je voulus faire une vérification, car il faut toujours en faire une.

Je repris mes affaire et sortit en quittant tout le monde, tous ceux que je connaissais là, simplement, calmement. Discutant un peu à l'occasion, de ci de là. A la fin je poussai tout naturellement la porte, et sortis. J'avais froid, vu la température. La lune en face allait se couchant. Je regardai alors ma montre. Il était exactement 1h 14 mn. C'était donc exactement minuit vrai au soleil. J'avais enfin remis ma pendule intérieure à l'heure cosmique vraie.